

Ayerdhal

# Scintillements

Intégrale des nouvelles



## Scintillements

*À Pierre Bordage,  
une manière d'hommage  
en hommage à la manière*

La guerre n'est pas une affaire de civils. Ils n'y connaissent rien, ils n'y comprennent rien, ils n'en apprendront jamais rien. Je le sais, j'en suis un.

Ce fut pourtant moi que le Sénat dépêcha dans le système de Trence, alors qu'il appartenait aux Batiks et que nous étions en guerre contre eux depuis... mon Dieu! depuis bientôt six cents ans. Depuis qu'ils ont exterminé les soixante mille colons d'Erex.

Combien de victoires, combien de défaites, combien de millions de morts en six siècles? Quelqu'un peut-il seulement avancer des chiffres qui soient plus que des estimations?

Sur la Frange, nous avons perdu tous nos postes avancés et tous nos comptoirs, et nous les avons reconquis. Puis nous en avons reperdu quelques-uns, nous en avons grappillé quelques autres et nous nous sommes avancés dans leur espace. Système après système, de batailles en escarmouches, nous avons percé leurs défenses et nous avons dressé les nôtres pour qu'ils ne viennent pas porter le feu sur nos mondes.

Nous avons décimé des flottes entières et nous avons déploré la perte de plusieurs de nos armées. Nous avons combattu dans le vide. Nous avons combattu dans les airs. Nous avons combattu au sol, dans les villes, dans les forêts,

dans les montagnes, sous les mers. Il nous a fallu grignoter parsec après parsec, unité astronomique après unité astronomique, mètre par mètre, sans être sûrs que nous n'aurions plus à les céder.

Nous avons pris neuf planètes à atmosphère viable, vingt-six à différents stades de terraformation et plus de mille stations biorégulées. Pourtant, nous ne savons toujours pas jusqu'où s'étend l'empire batik. Nous ignorons combien de systèmes il compte encore et lesquels sont des bastions importants. Les Batiks ne nous laissent jamais d'informations exploitables et ils s'arrangent pour évacuer tout individu possédant une culture astronomique avant que nous ne le fassions prisonnier. Leur civilisation ne semble pas favoriser la dispersion de certaines connaissances.

Nous ne savons pas grand-chose d'elle et le peu que nous savons tient davantage à ce que nous avons déduit qu'à ce que nos prisonniers nous apprennent. Il serait d'ailleurs plus exact de dire qu'ils ne nous apprennent rien et que nous n'avons trouvé aucun moyen de les circonvenir.

Cela découle de leurs systèmes de communication. Les Batiks n'ont aucun organe auditif ou vocal. Ils ne sont pas réellement sourds, puisqu'ils perçoivent l'activité de plusieurs particules ondulatoires, et ils ne sont pas techniquement muets, puisque leur « cerveau » est capable d'en moduler certaines. Pour ne pas avoir à concocter un néologisme, nous sommes convenus de nommer cela « télépathie ». Toutefois le langage ainsi que d'autres stimuli interactifs batiks sont véhiculés par des agents qui relèguent la télépathie de nos fantômes au rang de vulgaire poncif.

J'avais rédigé plusieurs mémoires là-dessus et c'était en partie le sujet de ma thèse de doctorat, mais je ne suis pas à proprement parler un spécialiste de la télépathie batik. Je suis xénologue et, depuis la fin de mes études, mes travaux portent exclusivement sur les communautés descendantes des humains génétiquement modifiés pour la survie en milieu hostile.

En fait, je devais mon ordre de mission dans le système de Trence au parsec qui le sépare d'Orave, système sans monde viable et jadis batik dans lequel le Sénat venait d'implanter

une communauté xénogène. J'effectuais là-bas des recherches sur les interactions entre cette communauté et le million de Batiks qui résidaient encore dans trois stations biorégulées, capturées une décennie auparavant par notre flotte. Le Sénat avait estimé que le mois de transfert et la courte semaine de déficit temporel qui relie Orave à Trence justifiaient qu'on me préfère à un batikologue averti.

Il y avait urgence.

On ne me laissa pas souffler. On ne m'accorda même pas les trois heures de décompensation usuelles après un voyage en aconscience. Je fus tiré de la cuve cybergicale, réveillé aux amphétamines et conduit au poste de commandement dans le quart d'heure qui suivit mon arrivée, du moins celle du courrier qui m'avait transporté.

Je fus reçu par le général Geoff Lightner, commandant en chef de la sixième armée fédérale, assisté du général de division Belam et du lieutenant-colonel Lindholm. Tous trois m'accueillirent dans le salon de détente du poste de commandement du croiseur Leeri, un très gros croiseur qui n'a rien à envier à la plupart des vaisseaux amiraux. Ils se présentèrent brièvement, me firent asseoir dans un fauteuil de relaxation et s'installèrent eux-mêmes dans des sièges moins confortables. Il n'y eut pas d'entrée en matière.

— Désolé de devoir vous bousculer, professeur Edgin, attaqua Lightner, mais plus d'un mois s'est écoulé depuis que nous avons demandé l'assistance d'un xénologue et... enfin, vous comprendrez rapidement que nous ne tenons pas à perdre davantage de temps. Le Leeri stationne actuellement sur un point de Lagrange entre Trence 6, une jovienne hydrogène hélium, et Trence 6-14, son satellite le plus éloigné, que les batiks terraforment depuis probablement plusieurs siècles. 6-14 est davantage une petite planète qu'un planétoïde. Son atmosphère n'est pas encore respirable et sa climatologie laisse à désirer. Pourtant, la terraformation est tellement avancée que les Batiks ont pu stabiliser des régions entières en les isolant sous champs. Huit régions au total, dans lesquelles ils ont bâti autant de cités.

— Il nous a fallu seize mois pour nettoyer le système stellaire des engins batiks. Seize mois pendant lesquels nous avons laborieusement resserré notre étau autour de 6-14 avant de pouvoir en faire le siège. Au sol, les Batiks ont encore résisté huit mois. Je ne m'étendrai pas sur les problèmes que nous avons rencontrés. Il vous suffit de savoir que nous avons perdu beaucoup d'appareils et beaucoup d'hommes avant de pouvoir détruire leurs principaux systèmes de défense. C'était il y a cinq semaines. Greg ?

Belam prit le relais de Lightner :

— Conformément à l'amendement Helmar, nous avons accordé cent heures aux Batiks pour déposer les armes. La proposition a d'abord été faite à l'échelle planétaire puis, indépendamment, pour chaque cité. J'ai personnellement veillé à ce que le protocole de reddition soit respecté à la lettre et le lieutenant-colonel Lindholm s'est assuré que notre ultimatum avait bien été compris.

J'intervins :

— Nous supposons que les Batiks décodent convenablement nos émissions maser. Nous n'en avons pas la certitude.

— Ils nous ont en tout cas retourné ce que nous considérons être leur accusé standard de réception.

— Qu'ils accusent réception du message ne signifie pas qu'ils l'ont compris.

— Professeur ! s'impacienta Lightner. Cela fait deux siècles que nous utilisons cette procédure et elle a toujours porté ses fruits !

— Sauf aujourd'hui... Je me trompe ?

Belam et Lightner échangèrent un regard, puis Lightner fit signe à Belam de répondre.

— D'une certaine façon, quelque chose n'a pas fonctionné, en effet. Nous souhaitons que vous découvriez quoi et pourquoi. À cette fin, le lieutenant-colonel Lindholm vous accompagnera sur 6-14 dès la fin de cet entretien. (Il fronça les sourcils et prit une voix plus grave :) C'est sûrement inutile, professeur Edgin, mais je me dois de vous rappeler que nous sommes en guerre et que tout ce que vous verrez ou apprendrez ici est classé secret-défense. À l'exception de nous trois

et de la commission sénatoriale à laquelle vous remettrez vos conclusions, personne... pas même un de mes officiers... n'est habilité à vous entendre sur le sujet. Avez-vous des questions?

J'en avais tellement qu'il était inutile d'en poser une seule, du moins pas avant de voir ce qu'ils avaient pris grand soin de me taire dans le but, j'imagine, de ne pas m'influencer.

J'entendis pour la première fois la voix de Lindholm lorsque la navette, dont nous étions les seuls passagers, s'immobilisa.

— Nous sommes dans un hangar accolé au champ batik d'une des régions stabilisées.

— Bien, fis-je.

Nous avions voyagé en aveugle dans un compartiment sans hublot de la navette. Je n'avais même pas vu le pilote, isolé dans son cockpit.

— La navette nous attendra ici, le pilote ne quittera pas le hangar.

— Secret-défense, commentai-je.

— Prévention sanitaire. Vous savez, professeur, pour les hommes engagés dans cette guerre, le secret-défense est un classement de principe. Et ici c'est carrément un secret de polichinelle.

Je haussai les sourcils. Il haussa les épaules.

— Vous comprendrez.

La portière de la navette coulissa. Nous en descendîmes et traversâmes le hangar, immense, opaque et mal éclairé, vers une porte blindée.

— C'est un sas abiotique. Il permet de préserver la biosphère batik de notre générateur d'air. Les deux atmosphères ne sont pas très différentes, mais notre hangar n'est pas parfaitement isolé de 6-14 et nous préférons laisser aux biologistes la prérogative de jouer avec les micro-organismes.

À l'élasticité de nos foulées et à ma sensation de légèreté, j'évaluais la pesanteur de 6-14 à un peu plus de la moitié de la pesanteur terrestre. Elle était en réalité de 0,76 g.

Dans le sas, pendant que les rayons abiotiques nous nettoyaient de la plupart des micro-organismes, nous nous devêtîmes et enfîlâmes des combinaisons isolantes. Puis

Lindholm vérifia que mon masque était correctement positionné et ajusta le sien.

— Ce sont des respirateurs légers. Ils servent surtout à filtrer les molécules indésirables. Ils occasionnent une faible gêne, mais, si vous préférez vous en passer, ce sera sans dommage.

Je ne lui demandai pas pourquoi nous prenions une précaution inutile. Le peu que je savais des militaires m'inclinait à penser que, à défaut de dommage, le respirateur nous préserverait de menus désagréments. Il dut suivre un raisonnement parallèle au mien :

— Toujours aucune question, professeur ?

J'avais déjà remarqué que le respirateur étouffait à peine sa voix, je constatai qu'il ne perturbait pas davantage l'élocution :

— Pas encore assez de matière pour en formuler, colonel.

— Agmar... ou Lindholm tout court, mais épargnez-moi le « colonel ». Il y a trois ans que j'en bouffe à tous les repas et le régime commence à me peser.

— Nostalgie du « civil »... Agmar ?

Il n'hésita qu'une seconde :

— Indigestion de militaires, professeur.

— Stoane... et mon seul titre est celui de docteur.

Aux ridicules qui plissèrent le coin de ses yeux, je devinai un sourire. Ce fut furtif.

— Eh bien, docteur Stoane Edgin, je vous jure que j'aurais préféré vous rencontrer dans d'autres circonstances. Pour l'heure, j'espère que vous avez le cœur bien accroché.

Il pianota une série de chiffres sur un clavier accroché au mur et celui-ci s'ouvrit devant nous.

À environ cent mètres de nous, il y avait un lac d'un gris d'ardoise à peine moins sombre que le ciel au-dessus de nos têtes. Une forêt bordait le lac sur presque tout son périmètre, sauf sur les quelques hectares qu'occupait la cité batik, sur la rive qui nous faisait face. Celle-ci était trop éloignée pour que je distingue plus qu'une poignée de bâtiments, mais elle semblait suffisamment vaste pour abriter plus de cent mille individus.

Je n'eus pas le temps de m'attarder sur le paysage et encore moins celui de détailler les essences que je voyais. D'abord,

Lindholm m'entraîna d'un pas décidé sur la pente douce qui rejoignait le lac. Ensuite, j'aperçus mon premier cadavre et j'eus du mal à détourner mon regard de la masse grouillante qui le recouvrait.

— Les Batiks ne se décomposent pas vite, m'apprit Lindholm, les micro-organismes vraiment friands de leurs cellules sont plutôt rares. Mais celui-ci est à l'air libre depuis un mois et... bref, il n'est pas très joli à voir.

J'ignore pourquoi, mais ni cette dépouille, ni les onze suivantes, près de l'apponement, ne me répugnèrent. Je ne fis rien pour m'en approcher, néanmoins, et Lindholm s'arrangea pour passer au large. Cela lui fut d'autant plus facile que, contrairement aux deux embarcations batiks, l'hydroglisseur militaire n'était pas amarré au ponton.

Nous embarquâmes et le lieutenant-colonel mit le cap sur la ville. Nous conservâmes le silence durant toute la courte traversée et ce fut de nouveau lui qui le brisa, quand nous accostâmes au bout d'une jetée contre laquelle ballottaient une dizaine de bateaux batiks.

— Vous ne vous en rendez pas compte, mais vous êtes déjà en état de choc, Stoane, et cela ne va faire qu'empirer. Lorsque vous le désirerez ou lorsque vous ne parviendrez plus à contrôler vos émotions, je vous injecterai un tranquillisant.

— Vous êtes médecin ? demandai-je avec un soupçon involontaire d'agressivité.

— Psychiatre. C'est d'ailleurs la seule raison qui me vaut l'honneur de vous accompagner.

J'encaissai.

— Et à quels signes saurez-vous que je décroche ?

— Tremblements ou hébétude, cela dépend de vous.

— Et si vous-même vous mettez à...

— Je suis sous psycholeptique depuis une heure.

— Ah. (Je fis la moue.) Pourquoi ne pas m'avoir proposé avant de...

— Nous ne souhaitons pas altérer votre jugement.

Je ne décrirai pas la ville batik, les images que j'en conserve sont partielles ou floues. Il me semble que cette ville n'était pas différente de celles que j'avais visionnées en holo, mais



je n'en jurerais pas. Les rues, en tout cas, étaient recouvertes d'une matière à la plasticité étonnante. Cela, je m'en souviens bien, parce que je suis tombé de tout mon long dessus et que mon évanouissement ne fut pas provoqué par la chute.

Par rapport au charnier que je découvris ensuite dans les bâtiments, je ne vis que peu de cadavres dans les rues, sauf au pied de deux tours ovoïdes qui se faisaient face au centre de la cité. Là, ils s'entassaient littéralement en une masse de chairs boursoufflées et fourmillantes de larves et d'insectes. Plus que cette vision répugnante, ce fut l'odeur, malgré le filtre, qui déclencha ma réaction nerveuse et me fit perdre conscience.

Ma syncope ne dut pas durer plus de quelques secondes. Les militaires et le Sénat à travers eux me voulaient efficace, et la pharmacie de Lindholm ne se composait pas que de psychotropes. Même si j'eus dès lors la sensation de marcher en dehors de mon corps, le cocktail qu'il m'injeta me rendit l'essentiel de mes facultés.

Lorsque j'émergeai, le psychiatre était accroupi devant moi, le regard navré. Je me redressai et vis l'amas de dépouilles derrière lui. Ma réaction fut molle mais instantanée :

— Bon sang, Agmar ! Pourquoi n'avez-vous pas incinéré ces malheureux ?

Il ne répondit pas tout de suite et j'eus nettement l'impression qu'il faillit me révéler quelque chose. Mais il avait une trop grande maîtrise de lui-même pour se laisser aller à un impair ou à des confidences.

— Pour que vous les découvriez en l'état.

Sans les médicaments, je lui aurais vomi dessus. Au lieu de cela, je le laissai m'aider à me relever et je le contournai pour m'imprégner une nouvelle fois des corps gisant à quelques mètres de nous. C'était moins pour tester l'efficacité des tranquillisants que pour m'assurer que je n'oublierais jamais ce charnier.

— Ils sont en meilleur état à l'intérieur, laissa tomber Lindholm.

— Pourquoi ? Ils sont vivants ? ironisai-je.

Le regard qu'il me décocha n'était pas un reproche, juste un agacement.

— Non, mais les nécrophages n'ont investi que leurs organes internes et certains sont encore indemnes.

— Parfaitement morts, mais indemnes, c'est ça ?

Sans les psycholeptiques, je pense qu'il m'aurait frappé.

— C'est aussi dur pour moi que pour vous, docteur Edgin. Souhaitez-vous être accompagné par quelqu'un d'autre pour poursuivre vos recherches ?

Je restai stupide.

— Écoutez, Stoane, reprit-il. J'ai deux mille soldats dans les diverses infirmeries de la flotte et cinq fois plus confinés dans leurs quartiers parce qu'ils sont incapables de reprendre leur boulot. Aucun d'eux n'est physiquement blessé, vous comprenez ?

Je ne comprenais pas, du moins pas au-delà de l'évidence, et cela se voyait. Il soupira :

— Venez.

Nous évitâmes finalement les tours, dont Lindholm m'apprit qu'elles étaient des bâtiments administratifs, et nous nous enfonçâmes dans la partie résidentielle de la ville.

Contrairement aux humains, les Batiks construisent peu vers le haut et tous leurs habitats sont bâtis à l'horizontale. Sur aucun des mondes que nous avons pris, nous n'avons trouvé de bâtiments d'habitation, seulement des maisons individuelles clairsemées au milieu de jardins et de parcs. Leurs villes peuvent même s'étendre sur des dizaines de milliers de kilomètres carrés tant ils valorisent leurs quartiers résidentiels d'espaces verts. Nous supposons que la télépathie, par ses aspects pratiques (en terme de distance) et contraignants (absence d'intimité), est la cause première de cette utilisation « irrationnelle » de la surface. Nous supposons aussi que leurs nombreuses et titanesques entreprises de terraformation sont la conséquence de leur besoin d'espace.

6-14 ne dérogeait pas à la règle, chacune de ses cités occupait une superficie de plusieurs centaines de milliers d'hectares et aucune ne comptait cent mille habitants.

Lindholm me fit pénétrer dans plusieurs maisons, mais nous ne les visitâmes pas, pas vraiment. C'était comme s'il se

contentait, en me dévoilant les corps sans vie, de me prouver que l'armée avait bien rempli sa mission. Il me tramait d'une pièce à l'autre, parfois en entrouvrant simplement une porte, et nous ressortions pour passer à l'habitation suivante, nous contentant parfois de ne jeter qu'un œil à travers les fenêtres.

Je ne sais combien j'ai vu de cadavres. Des centaines? Des milliers? Je n'en ai pas la moindre idée. Je flottais dans un univers d'odeurs insoutenables et de visions abjectes. Je flottais dans mon corps, un peu au-dessus ou un peu à côté. Je flottais dans l'ouate abrutissante des psychotropes.

Puis je me suis réveillé, ou l'une des molécules chimiques a cessé d'agir.

Nous approchions une construction pyramidale d'une vingtaine d'étages, trônant au sommet d'une colline moins arborée que le reste de la cité.

— Le centre de contrôle du champ pour cette région, annonça Lindholm, en surface du moins. En sous-sol, les Batiks avaient enterré leur QG militaire. Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons ce genre de configuration. Ils ont compris que nous ne pilonnerions pas le...

— Attendez! le coupai-je en criant presque.

Je me retournai et, profitant de notre situation privilégiée au-dessus du lac et de la cité, je cherchai les inévitables dégâts qu'avaient provoqués les affrontements au sol. Il n'y en avait aucun.

— Comment... demandai-je, et je m'interrompis aussi sec pour me précipiter dans la maison la plus proche.

La porte d'entrée en était béante, mais intacte. Elle donnait sur un hall qui plongeait lui-même sur une pièce immense garnie d'une baie vitrée donnant sur un jardin propre. Un escalier descendait depuis le hall sur ce qui devait être la pièce principale de la maison. De la plus haute marche, je vis les quatre corps installés sur un canapé faisant face à la baie vitrée. Ils étaient assis, leurs crânes rejetés sur le dossier du canapé.

Je dévalai presque l'escalier et je me plantai devant les cadavres. Quatre adultes nus, les chairs encore « solides », le corps dépourvu de toute trace de violence. J'approchai la main pour en tourner un et l'examiner, mais je fus incapable d'achever mon geste. C'était... incongru.

— Poison, jeta Lindholm depuis le faite de l'escalier.

Je levai la tête vers lui, incrédule. Il avait les deux mains appuyées sur le parapet du hall, les yeux fixes, et il ne me regardait pas. Son regard se perdait au-dessus de ma tête, à travers la baie vitrée et le paysage de bonheur tranquille qui avait été la dernière vision des quatre Batiks.

— Poi... poi... bégayai-je.

Ses yeux revinrent sur les miens.

— Beaucoup se sont empoisonnés. Quelques-uns ont préféré se jeter du haut d'un bâtiment, se noyer ou se faire sauter la cervelle. D'autres se sont entre-tués ou électrocutés ou... gazés... ou...

Il serra si fort le bois de la rambarde que celui-ci craqua, puis il quitta la maison.

Cette fois je ne m'évanouis pas. Je tombai simplement sur le coccyx et je restai là, incapable de bouger un doigt ou d'aligner la plus brève pensée.

Je suis demeuré plus de deux heures le cul par terre, l'esprit aussi vide que celui des Batiks qui s'étaient offert une dernière contemplation de leurs vies avant de se donner la mort.

Non.

Ils avaient ingéré le poison avant de s'asseoir dans le canapé et ils avaient attendu, en pleurant sûrement, à leur manière de Batiks, que le jardin sous leurs yeux s'éteigne à jamais.

Assis sur une marche, Lindholm m'attendait sous le porche ceignant le bâtiment pyramidal. Je m'installai à côté de lui et j'attendis qu'il parle.

— Tu as fini par remarquer qu'il n'y avait pas de trace de combats, c'est ça?

Je hochai la tête.

— Et tu t'es demandé si tu avais vu des blessures sur les Batiks... Certains en ont, qu'ils se sont eux-mêmes infligées ou qu'un de leurs semblables leur a causées. Peu, dans l'ensemble... moins d'un pour mille.

— Ils... ils sont tous morts?

Lui aussi hochait la tête: certains mots sont difficiles à prononcer.

— Combien? insistai-je.

Il ferma les yeux.

— Environ un million... Nous n'avons compté que ceux de cette région et nous nous sommes contentés de vérifier qu'aucun Batik n'avait survécu dans les autres.

— C'est épouvantable.

Il rouvrit les yeux et se releva.

— C'est pire qu'épouvantable, Stoane. C'est l'acte le plus dément de... Putain! Tout un monde s'est donné la mort! Tu comprends ça? Bordel de merde! Tu comprends? Un million de types, qui ont défendu leur planète bec et ongles pendant deux ans, se sont suicidés en cent heures! Ils se sont... Ils ont même tué leurs gosses!

Il tendit le bras vers le lac.

— Il y a une espèce d'école là en bas, un truc énorme. Nous y avons dénombré huit mille cadavres. Moins de cinq pour cent d'entre eux étaient adultes.

Il n'avait pas besoin d'être psychiatre pour sentir mon abattement, et je n'étais pas simplement abattu. Il se calma :

— Désolé. J'aurais de loin préféré ne pas avoir à faire porter cette croix à quiconque, mais nous ne pouvons pas nous contenter d'enregistrer cette folie dans un rapport. Tout militaires que nous sommes, nous ne respectons pas que l'amendement Helmar, Stoane. Nous respectons l'adversaire pour le soldat qu'il est et nous respectons les civils avec autant d'égard que s'ils étaient les nôtres. S'il s'agit d'une psychose collective, d'un ordre subliminal ou des conséquences de je ne sais quelle croyance religieuse, nous devons le connaître. Et c'est ton job.

Oui, c'était mon job. Collecter les informations, les trier, les mettre en équation, les analyser. Et comprendre. Mais qui étais-je pour espérer comprendre un million de Batiks qui... Qui quoi?

Je me levai à mon tour.

— Depuis sept siècles, des dizaines de milliers de xénologues ont consacré leurs vies à l'étude de la civilisation batik, Agmar. Or, ni pendant la brève période de tolérance réciproque, ni depuis, nous n'avons fait la moindre avancée significative. Le peu que prétendent connaître nos meilleurs batikologues ne repose que sur des assimilations anthropiques. Notre igno-

rance est telle que, sur chaque monde que nous leur enlevons, nous les parquons dans des réserves où nous ne prenons même plus la peine de les visiter. Il n'y a aucune collaboration, aucun échange, aucune négociation entre nos deux civilisations, et les seuls protocoles que nous avons réussi à instaurer sont militaires. Je veux bien faire mon job, comme tu dis, mais, à part des cadavres, sur quel matériau veux-tu que je travaille?

Il pointa le doigt sur l'entrée du bâtiment pyramidal.

— Nous pensons qu'ils nous ont laissé un message.

J'étais sidéré.

— Vous... pensez?

— Pour la première fois, ils n'ont pas détruit tout ce qui concerne l'astrographie. Ils nous ont d'ailleurs abandonné la totalité de leurs instruments en état de marche. Mais il y a plus... intrigant. Ils ont créé un hologramme à notre intention : une représentation très précise de la galaxie, bien plus précise que celle que nous serions capables de réaliser.

Il passa devant moi et pénétra dans l'immeuble.

— Tu verras, dit-il.

Je le suivis.

Toute la pyramide était... mon Dieu! C'était comme si elle s'était figée d'un coup. Comme si, alors qu'elle vivait son quotidien de la façon la plus banale, elle s'était éteinte en une fraction de seconde. Du sommet à la base du centre de contrôle du champ et à chaque niveau en sous-sol du QG, les Batiks étaient encore à leurs postes. Morts. Un peu asséchés, un peu amaigris, mais tous si bien conservés qu'ils eussent simplement pu être cryogénisés.

— Ils se sont servis du système d'aération pour diffuser un gaz, expliqua Lindholm. Ça les a tués instantanément, comme ça a tué tout organisme. Ils sont momifiés.

Il était plus à l'aise que moi, bien sûr (il n'avait pas de frissons et il ne passait pas son temps à regarder derrière lui), mais il n'aimait pas l'idée de devoir passer plusieurs heures dans ce sépulcre gigantesque.

J'eus l'impression de parcourir des kilomètres avant d'atteindre la salle de l'hologramme, mais ce ne fut probablement

pas le cas, même si la base de la pyramide occupait une part importante du sous-sol de la colline. Nous y arrivâmes par un corridor débouchant au-dessus d'elle, sur un balcon qui en faisait le tour, mais dont nous n'apercevions qu'une infime partie, le reste se perdant dans le mélange d'ombres et de lumière générée par l'hologramme.

Pour avoir fréquenté nombre de stellariums 3D, j'avais déjà vu des restitutions impressionnantes de notre région galactique. Pourtant, l'hologramme batik me donna le vertige. Je ne saurais dire quel était le volume de la salle dans laquelle il évoluait (car il était en mouvement). Je peux juste garantir que, même à cette échelle, j'eus conscience de n'être rien. Rien, au point que l'humanité dans son ensemble était encore moins que microscopique.

Nous empruntâmes un tapis roulant qui descendait sous le balcon en suivant la courbure de la salle et nous parvînmes enfin au sol, sous la Voix Lactée. D'ici, l'impression était encore plus écrasante. Elle s'effaça néanmoins après les quelques dizaines de mètres que Lindholm me fit franchir en me tirant par la manche (je marchais en aveugle, les yeux rivés sur le ciel).

Lindholm nous immobilisa et quelque chose ramena mon regard vers le bas. Quelque chose comme la désagréable sensation d'être observé à mon insu.

Devant nous, si près que je sursautai, se tenait un Batik, assis dans un fauteuil au dossier très haut.

— Il est mort, crut devoir me rassurer Lindholm.

Je voyais bien qu'il était mort, mais je voyais aussi son bras gauche reposant sur sa cuisse et les quatre doigts, au bout, qui désignaient le sol à nos pieds, comme pour nous inviter à... à nous en servir.

Entre le Batik et nous, sous une plaque de verre incrustée dans le béton, il y avait une seconde représentation de la galaxie. Le diamètre de celle-ci ne devait pas excéder trois mètres et sa profondeur était au mieux de soixante centimètres. C'était presque comique de la voir ainsi minuscule sous sa colossale jumelle.

Lindholm se baissa et ramassa un objet que je n'avais pas remarqué : une tige parfaitement translucide de deux mètres

de longueur et d'une section de quelques millimètres. Quand il la prit en main, je m'attendis à ce qu'elle oscille ou qu'elle plie sous son propre poids, mais elle demeura parfaitement rigide. Sans hésitation, il la trempa dans la plaque de verre.

— C'est un aérogel, dit-il.

Il me fit signe d'approcher et me montra un segment de la tige sous sa main droite. Le segment s'était opacifié et possédait maintenant plusieurs graduations symbolisées par des lueurs de couleurs différentes. Il posa deux doigts de sa main gauche sur la troisième graduation et pressa deux fois.

Dans l'aérogel, la galaxie se brouilla et rétrécit d'un coup autour de la pointe de la tige jusqu'à disparaître. Il y eut un vague flash et la galaxie se recomposa depuis l'endroit où elle s'était désagrégée. Non, pas la galaxie, juste un secteur comportant quelques milliers d'étoiles.

— Un bout d'espace humain, commenta Lindholm, et un bout de Frange.

Ses deux doigts lâchèrent la tige et la reprirent à la dernière graduation. De nouveau, il pressa deux fois.

J'eus l'impression que la salle entière devint tout à coup obscure, puis le flash se produisit (en plus puissant mais toujours sans être aveuglant) et je compris. Au-dessus de nous, c'était tout l'hologramme géant qui se recomposait.

Cela fut à peine moins rapide que dans l'aérogel et nous eûmes subitement tout l'espace humain suspendu sur nos têtes.

— Tu te repères ? demanda Lindholm.

J'étais bouche bée.

— Oui, affirmai-je.

Et pour le lui prouver, je nommais les neuf étoiles les plus proches de nos cheveux. Même si je n'avais pas été féru d'astronomie toute mon adolescence, ces neuf-là étaient faciles à reconnaître : la plus éloignée avait été la première que l'humanité avait nommée Soleil. Autour d'elle, je pouvais même distinguer Jupiter et...

— Bon sang ! jurai-je.

Lindholm replongea la tige dans Taérogel. Vingt secondes plus tard, la portion de galaxie s'était encore resserrée, affinée



jusqu'à ne plus montrer que le système solaire et tous ses astres en mouvement.

À mon effarement, Lindholm devina que je comprenais parfaitement la signification de ce qu'il me montrait.

— Je crois que tu commences à cerner notre problème, dit-il. Ils connaissent le système solaire sur le bout des doigts et ils connaissent tous nos systèmes avec la même définition... Toutes les caractéristiques physiques et astronomiques sont fidèles à plusieurs décimales près!

Je jetai un œil en direction du Batik dans son fauteuil.

— Et nous ne savons quasiment rien des leurs, laissai-je tomber.

— Faux! me fit-il sursauter. Nous en savons autant qu'eux. Du moins en saurons-nous autant lorsque nous aurons fini de dépouiller les données contenues dans ce truc... et si ces données sont aussi fiables en ce qui concerne l'espace batik qu'à ce qui touche au nôtre.

— Mais...

— Mais il faudra des siècles pour enregistrer, analyser et vérifier ce que contient cet holo.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Ce qui m'intéresse c'est... (J'avais du mal à formuler ma question.) D'accord, cet appareil est une mine gigantesque de données astrophysiques, mais en quoi nous renseigne-t-il sur l'espace batik? Ce n'est pas parce que nous connaissons l'existence de planètes potentiellement habitables que nous les constaterons réellement habitables ou habitées.

— Ce seraient déjà de précieux indices, mais je t'ai parlé d'un message. Tu te souviens?

Je ne risquais pas de l'oublier.

— Je crois qu'il est temps que tu le visionnes. (À mon froncement de sourcils, il répliqua :) C'est une séquence programmée. Je te conseille de t'allonger par terre, elle dure près d'une heure. Je reviendrai te chercher une demi-heure après la fin de la séquence.

— Tu...

— Ce sont mes consignes. De toute façon, j'ai déjà assisté douze fois au spectacle et je n'en tirerai rien de plus que ce que je sais déjà. C'est-à-dire pas grand-chose.

Il me tendit la baguette translucide.

— Le répéteur est à la bonne échelle. Tu n'as qu'à toucher la Terre de la pointe de la tige.

— C'est tout? (Je m'attendais à ce qu'il faille presser une section de la baguette.)

— C'est tout. Nous estimons que les Batiks ont simplifié la procédure pour que nous ne nous trompions pas sur l'intention de message. Bon. Je te laisse avec Hermès.

— Hermès?

Lindholm donna un coup de tête dans la direction du Batik.

— C'est sa fonction, non?

Difficile de dire à quoi je m'attendais. Peut-être à réaliser le rêve de millions d'hommes avant moi : recevoir une communication d'une espèce extrahumaine, en être le réceptacle ou un spectateur privilégié. Je n'avais, je crois, aucun préjugé, si ce n'était celui de message, ainsi que Lindholm me l'avait suggéré.

Je fus d'abord déçu ou, plutôt, dubitatif. De plans généraux en plans rapprochés, la première séquence holographique batik fut une longue, une interminable présentation astronomique de la galaxie et, plus précisément, de la faible portion que nos deux civilisations sillonnaient. Ce n'était ni plus ni moins qu'un catalogue, méthodiquement ordonné, des systèmes que nous exploitions et des planètes, satellites et astéroïdes que nous occupions, eux et nous. Je ne doutai pas que ce fût d'un immense intérêt stratégique pour les généraux, mais pour moi cela n'évoquait rien, sinon l'ennui.

La seconde partie, beaucoup plus courte, ne présentait qu'un plan global des espaces batik et humain, d'une manière très schématique et sans respect pour les distances et les proportions. On n'y voyait que les étoiles, plus ou moins grosses, suivant l'importance stratégique de leurs systèmes, et colorées d'après leur appartenance. L'espace batik était décliné en couleurs chaudes, l'espace humain en couleurs froides. Il ne s'agissait pas de nos territoires actuels (d'ailleurs les étoiles de la Frange étaient symbolisées par des astres blancs), mais de ce qu'ils avaient été plusieurs siècles avant qu'un de nos astronefs émergât dans un de leurs systèmes.

Doucement, quelques astres de la Frange virèrent du blanc au jaune et du jaune à l'orangé, côté batik, ou du blanc au tilleul et du tilleul au vert, côté humain. Puis un point vert apparut à côté d'un astre orange et celui-ci se scinda en deux moitiés égales, chacune nettement d'une couleur. D'autres systèmes suivirent cette même transformation (la brève période de tolérance réciproque, comme je l'avais appelée) et un astre commença à palpiter: jaune, tilleul, jaune, tilleul. Erex, évidemment, qui devint tout à coup totalement orangé.

J'eus alors une pensée pour le Batik momifié dans son fauteuil, mais je ne le regardai pas. La guerre venait de débiter. Erex recommença à palpiter avant de devenir franchement émeraude. Nous l'avions reconquis. Puis l'hologramme raconta la guerre de la Frange, avec ses étoiles qui changeaient de couleur plusieurs fois et finissaient toujours par prendre une teinte froide, et la phase d'invasion, durant laquelle des étoiles de plus en plus rouges (au fur et à mesure que nous nous enfoncions dans l'espace batik) viraient au vert, avec seulement de petits points jaunes. Les réserves.

Jusqu'à Trence.

L'hologramme matérialisa le système de Trence vu depuis un astronef, émergeant dans son nuage d'Oort, qui approchait Trence 6, contournait la planète géante et s'immobilisait à deux secondes-lumière de 6-14.

6-14 ressemblait, je suppose, à ce qu'il était réellement. Seules huit taches d'un orange pâle étaient affichées en fausses couleurs: les régions sous contrôle atmosphérique. Plusieurs lumières vertes se mirent alors à danser autour du planétoïde et, subitement, lorsqu'une étincelle émeraude l'atteignit, les taches orange disparurent.

Durant dix secondes, ensuite, il ne se passa rien, puis 6-14 verdit dans sa totalité. L'angle de vue subjective s'élargit, englobant Trence 6 qui verdit à son tour, comme Trence (l'étoile) dès qu'elle réapparut dans l'hologramme.

Retour au plan global sur les espaces batik et humain en fausses couleurs. Simplement une étoile orangée était devenue tilleul et, côté batik, sa plus proche jumelle clignotait.

Orange vert orange vert orange vert...

Je restai un moment allongé sur le dos, le regard tantôt perdu dans les lumières de l'hologramme, tantôt tourné vers la momie batik.

Quand Lindholm vint me chercher, j'étais accroupi devant la momie, les mains pressant furieusement le bout des accoudoirs du fauteuil. Je pleurais. Le lieutenant-colonel ne me demanda rien. Il posa juste une main sur mon épaule droite et il dit à voix basse :

— Les généraux t'attendent.

Je trébuchai plusieurs fois avant de rejoindre le sas et je ne décrochai pas un mot au psychiatre, sinon pour refuser une nouvelle injection de calmants. Dans la navette, je m'efforçai de faire le vide, mais je n'y parvins pas et je doutai de retrouver un jour la paix de l'esprit. En fait, je découvrais ce que signifiait toucher le fond et ce fut seulement en traversant le poste de commandement du Leeri, juste devant la porte du salon de détente, que Lindholm me tendit une perche. Cette perche était hérissée de pointes et chacune de celles-ci était enduite d'un poison mortel.

— Ne t'inquiète pas. Ils ont déjà beaucoup plus qu'une idée de ce que tu vas leur dire et le Sénat s'y est préparé. Toute l'astronavale est sur le qui-vive, elle n'attend plus qu'un ordre.

Je dus m'appuyer sur la porte et fermer les paupières cinq secondes afin de ne pas perdre conscience.

— Ça ira, affirma Lindholm.

Il me laissa encore prendre une longue aspiration avant de demander la permission d'entrer dans le salon. Cela ne suffit pas à me rendre des couleurs, mais je n'avais pas le droit d'être moins déterminé que ne l'avait été Hermès.

Ce fut pire que je ne le craignais.

Je devais être pâle à faire peur, car Lightner m'accueillit d'un sourire compatissant et Belam me fit asseoir dans le même fauteuil que lors de notre premier entretien en me tendant un verre d'eau. Lindholm se plaça en position de repos juste derrière moi et je vis sur le visage de Lightner qu'il lui fit un signe, probablement pour lui recommander de me ménager.

— Je vous prie de croire que nous n'avons pas été moins secoués que vous lorsque nous avons compris à quoi nous avions affaire, attaqua Lightner. Vous êtes l'expert mandaté par le Sénat et nous devons entendre vos conclusions le plus rapidement possible, mais si vous avez besoin de quelques minutes pour... enfin, nous comprendrons.

J'étais incapable de desserrer les dents. Dans l'expectative, Lightner m'accorda une poignée de secondes et reprit sur le même ton chaleureux :

— Prenez votre temps, professeur Edgin. Vous n'êtes de toute façon pas responsable de ce que les Batiks ont voulu et personne ne pourra vous tenir rigueur de la triste confirmation que vous nous apporterez.

Je ne réagissais toujours pas, alors il décida de me venir en aide :

— Nous savons déjà que, en dévoilant la position astrographique de leurs bastions, les Batiks nous attirent dans un piège et que, en divulguant leur très fine connaissance de notre propre espace, ils n'aspirent qu'à nous terroriser pour nous contraindre à nous jeter dans la nasse. Nous nous doutons aussi que ce suicide collectif annonce une guerre totale, sans aucune éthique ni pitié. Nous ferons face à cela. Ce que nous avons besoin de préciser, professeur, c'est de quelle nature sont les... les monstres qui ont décidé de cet holocauste. S'agit-il de manipulateurs politiques ou religieux? S'appuient-ils sur un endoctrinement éducatif ou d'ordre hypnotique? Peut-on nourrir l'espoir de les circonvenir ou de les dresser les uns contre les autres? Dans quelle mesure...

Je levai une main pour l'arrêter. J'avais du mal à déglutir, mais il m'était impossible de continuer à subir ce déluge de rationalisme militaire. C'était comme si Lightner m'était plus étranger qu'Hermès, parce que l'humanité, pour lui, en lui, était autre chose que les humains qui la composaient.

— Cette conversation est-elle retransmise? demandai-je pour tester mes cordes vocales.

— Pour les Sénateurs, bien sûr, répondit Belam, par ansible. Vous pouvez vous adresser directement à eux.

Curieusement, j'en fus soulagé. Assez, en tout cas, pour dire enfin ce que j'avais à dire.

Je me levai et je fis quelques pas. Puis, alors que Lightner allait reprendre la parole, je lâchai d'une voix épuisée :

— La guerre est finie, général.

Le silence n'eût pas été moins dense si l'univers venait tout à coup de s'effondrer. Je n'eus aucun remords à le déchirer :

— C'est ça le message des Batiks, et c'est un message de détresse. (Ma salive était encore dure à avaler.) Vous voulez ce monde? Vous voulez tous nos mondes? Prenez-les. Nous sommes incapables de vous en empêcher et nous n'essaierons plus. Nous vous les laisserons même libres d'occupants. De toute façon, il y a longtemps que nous vous connaissons et longtemps que nous savons que nous ne nous entendrions pas.

« Nous avons essayé pourtant. Quand vous en avez eu fini d'occuper les systèmes que nous avons abandonnés à votre usage alors que vous découvriez à peine l'astronomie sur les bords du Nil. Quand vous êtes venus bâtir des termitières dans nos parcs. Alors nous avons eu le tort de croire que nous pouvions vous arrêter. Aujourd'hui, nous savons que nous sommes seulement en mesure de vous freiner, un temps. Ce temps prend fin ici et maintenant. »

Je laissai mourir ma voix, mais elle résonna encore de longues secondes. Je pouvais la voir rebondir de visage en visage. Celui de Lightner, incrédule. Celui de Belam, abattu. Celui de Lindholm, comme une fontaine longtemps tarie qui refusait, par habitude, la pression des eaux souterraines. Je sentais aussi l'écho franchir les parsecs et assourdir l'humanité à travers ses représentants au Sénat.

— La guerre est finie, répétai-je, parce qu'il faut au moins deux partis pour la faire et que nous n'avons plus d'opposants. Je ne sais pas s'il peut exister pire victoire, mais si, pour nous, la leçon est amère, j'espère que nous n'oublierons jamais ce qu'elle a exigé d'un million de Batiks.

J'ai demandé l'autorisation de rester sur 6-14 dès que les Sénateurs ont pris la décision d'en retirer toutes nos troupes pour y installer les Batiks que nous conservions prisonniers dans les réserves. Ils me l'ont accordée à contrecœur, mais sans trop rechigner.

Cela fait cinq ans que je vis parmi les Batiks. Je me suis octroyé une maison dans une clairière au-dessus du lac et je me nourris de ce que produit mon jardin. Aucun déplacement ne m'est interdit, aucune porte ne m'est fermée, et je peux emprunter ce que je veux sans que personne ne s'y oppose. Mais les Batiks ignorent toutes mes tentatives de communication et ne m'accordent aucune attention.

L'année dernière, à leur demande et après que j'ai dû batailler avec le Sénat, deux xénologues m'ont rejoint. Nous n'avons pas mieux réussi à trois ce que j'ai échoué à obtenir seul. Il faut l'avouer, c'est l'échec de ma vie et j'en suis désespéré.

Pourtant, ce n'est pas pour cela que, demain, je me rendrai à la pyramide et que je descendrai au sous-sol à l'heure où les Batiks sont nombreux à le visiter. Car ils le visitent comme on visite un mausolée et ils s'inclinent devant le fauteuil dans lequel se trouve la seule momie qu'ils n'ont pas incinérée.

Demain, pour la deux millième fois, j'irai m'incliner avec eux. Puis je m'assiérai sur le tabouret que j'ai moi-même taillé dans le bois d'un arbre de mon jardin et je poserai ma main dans celle d'Hermès.

Lindholm m'a garanti que je ne souffrirai pas et que le poison qu'il m'a envoyé conserverait aussi bien mes chairs que le sont celles du seul Batik qui m'ait parlé.

Je sais que ses semblables comprendront le message.

Première publication : *Escapes sur l'horizon*, Fleuve Noir, 1998